

Entretien avec Ghyslaine Povinha

Directrice de "LA FARANDOLE" aux Éditions MESSIDOR*

Nous allons publier dans la suite des numéros plusieurs entretiens avec des éditeurs de livres pour enfants.

On pose souvent les problèmes de lecture du point de vue des utilisateurs ou des intermédiaires, parents, bibliothécaires, enseignants.

Mais les éditeurs, beaucoup plus que les auteurs (lesquels ne sont que retenus) ont une responsabilité considérable dans l'état de la littérature. Les choix du public ne s'opèrent qu'à l'intérieur de ce qu'ils retiennent. Selon leurs opinions, la perception qu'ils se font de l'enfant et leurs visées éducatives, ils façonnent l'opinion même quand ils pensent seulement la suivre. Mais l'édition est une entreprise qui fonctionne dans une économie de marché.

Vendre des livres, publier de bons livres, former des lecteurs, donner le goût de la lecture, éduquer, plaire aux parents qui achètent, aux enfants qui lisent... comment les éditeurs résolvent-ils la quadrature du cercle ?

Quel est l'effet de leur politique sur chaque enfant ? Plus encore que leurs auteurs, ils choisissent leurs lecteurs.

AFL : Pouvez-vous nous faire une description de votre production ?

GP : Nous avons 10 collections qui représentent 180 titres.

Production découpée en trois pans :

- les albums.
- les romans.
- les documentaires.

Nous couvrons ainsi l'essentiel des tranches d'âge. 78% de nos auteurs sont français. Sans être fermés à la traduction étrangère (puisque nous en faisons) il nous semble important de privilégier la création française.

Choix intéressant pour tout le monde, pour les enfants qui restent ainsi en contact avec leur patrimoine et pour les créateurs eux-mêmes.

Nous avons quelques livres de fonds qui ont un rythme de vente plus lent mais régulier et qu'il nous semble nécessaire de réimprimer. C'est le cas, par exemple, de "**L'arbre qui chante**" de Bernard Clavel.

AFL : Depuis quand existez-vous et quels ont été les buts de votre création ?

GP : Nous existons depuis 1955 et nous avons été parmi les premiers avec, par exemple les éditions de l'Amitié, à nous préoccuper immédiatement et exclusivement des livres de loisirs pour la jeunesse.

Contrairement à certaines maisons qui ont ouvert un département de littérature pour la jeunesse après s'être consacrées soit à la littérature générale, soit à la production scolaire.

AFL : Ce choix de départ a dû intervenir directement dans vos critères de production ?

GP : Oui, nous avons une démarche bien précise par rapport à l'enfant. Il s'agit d'avoir une démarche d'ouverture maximum par rapport au monde, à soi et aux autres. Plutôt que de clore les débats, nous préférons ouvrir des pistes, laissant au lecteur la possibilité de faire des choix ; tout en bénéficiant d'un grand nombre de connaissances.

Loin de nous l'idée de promouvoir une littérature inodore ou, au contraire, de tenir des discours politiques. Même pour ce qui concerne les albums pour bébés. Certes, nous ne sommes pas neutres. Mais comme aucun éditeur ne l'est.

* MESSIDOR/La Farandole, 146, rue du Faubourg Poissonnière, 75010 PARIS. Tel : 281 91 03

Prenons l'exemple de l'énergie. Une autre maison d'édition a traité de ce problème en disant, sans appel, que le nucléaire est dangereux, qu'il est nécessaire de consommer le moins possible d'énergie dans le but d'économiser.

Dans "**Clés pour le futur : l'énergie**", nous disons, nous que le nucléaire peut être dangereux, qu'il faut l'utiliser en connaissance de cause, qu'il existe, par contre, d'autres sources d'énergie dans le monde. Leur utilisation constructive appartiendra aux générations présentes mais surtout futures, qui en auront une parfaite maîtrise.

AFL : Votre souci d'ouverture vous permet-il de tenir compte de la vie quotidienne de l'enfant ?

GP : Oui, et c'est important que chaque enfant puisse aussi retrouver, dans les livres, son propre univers, dans la mesure où il peut y trouver des réponses aux questions qu'il se pose sur le monde ou sur lui-même. Ainsi, les images peuvent jouer un grand rôle. Par exemple, on voit encore trop des illustrations ayant plus de points communs avec la campagne du XIX^{ème} siècle qu'avec le milieu rural tel que les enfants le voient dans leur environnement ou à la télévision ou au cinéma. Nous avons été parmi les premiers à éditer un livre "**L'immeuble qui péchait**" où apparaissait une tour HLM. Nous abordons des thèmes qui traitent des enfants de couleur, par exemple.

AFL : Justement, est-ce que la préoccupation de servir des idées n'est pas incompatible avec l'authenticité de la création littéraire ?

GP : Non, nous ne sacrifions jamais la qualité littéraire. C'est notre premier souci.

Par exemple il y a peu d'albums où les familles décrites comportent un chômeur. Or c'est une situation fréquente qui, si elle était abordée dans un livre, pourrait déculpabiliser les enfants qui vivent ce problème au quotidien.

Et pourtant, malgré notre désir d'éditer un tel livre, aucun manuscrit pour l'instant, ne nous semble satisfaisant. Ils partent tous d'une bonne intention, mais les ficelles sont trop grosses pour que l'histoire mérite encore ce nom.

AFL : Qu'est-ce qui fait pour vous que les auteurs se laissent emporter par un thème au détriment de la conduite d'une intrigue ?

GP : Question bien compliquée !! C'est sans doute un problème de maturité. Une mauvaise ou insuffisante assimilation du sujet que l'auteur veut traiter. La bonne volonté n'est pas une garantie de qualité. Les auteurs qui réussissent sont sans doute ceux qui ont un vécu important auprès des enfants. Ils ont envie d'écrire pour ces enfants, connaissant, supposant, aimant à l'avance les réactions qu'ils auront.

AFL : La nature des thèmes contribue donc pour vous à aider les non-lecteurs ?

GP : Oui, mais pas seulement. Il ne faut pas enfermer les enfants dans pas leur milieu. Ne tenir compte de leurs questions, de leur manière d'aborder le monde, en niant leurs différences, est évidemment sélectif.

AFL : Pensez-vous qu'on puisse favoriser la lecture chez les non-lecteurs à l'aide de moyens techniques ?

GP : Oui, sans doute, et nous y réfléchissons beaucoup car les non-lecteurs se retrouvent évidemment dans les catégories sociales les plus défavorisées.

Nous disposons donc d'un catalogue progressif. Le dernier album d'une collection assure une transition avec le premier album de la collection suivante.

Le texte va en augmentant. L'image en diminuant.

Nous veillons à intercaler des dessins qui assurent des pauses. Nous veillons aussi à ce que les premiers romans aient des formes qui correspondent à toutes les capacités de lecteur des 8/9 ans. Des coupes en chapitres ou encore comme dans "**À table, les histoires sont servies**", une succession de plusieurs petites histoires. Ce qui permet à l'enfant de lire facilement un livre un peu plus gros qu'un album, sans fatigue décourageante.

Pour les ouvrages documentaires, on indique un âge approximatif : "à partir de..." On prévoit aussi plusieurs entrées dans le livre.

AFL : Le fait d'avoir autant d'impératifs ne gêne-t-il pas vos relations avec les auteurs qui peuvent se sentir contraints ?

GP : Nous laissons carte blanche aux auteurs. Nous avons avec eux, un travail collectif basé sur la discussion et la confrontation des points de vue. Nous veillons, lors de la lecture de manuscrits, à ce que les phrases ne soient pas trop longues, à ce que le vocabulaire ne soit pas appauvri pour "faire facile".

AFL : Maintenir le vocabulaire dans toute sa richesse, n'a-t-il pas pour conséquence d'écarter les enfants qui ne possèdent pas très bien la langue ?

GP : On prétend, souvent à tort, que les enfants aiment la facilité. Un vocabulaire adapté, précis, riche, à condition d'être explicite par le contexte, l'image, une certaine redondance, a sans doute beaucoup plus de chances de plaire aux enfants qu'un langage, certes plus facile, mais aussi plus faible et sans aucun pouvoir évocateur.

En offrant des livres trop simples aux enfants, on remet totalement en cause la démarche qui leur est propre. Démarche dynamique qui cherche à lever les embûches. L'enfant, devant l'inconnu, la difficulté, aime créer, développer son imagination. C'est ainsi qu'il a toujours vécu. Il n'y a donc aucune raison qu'il soit incapable d'avoir la même attitude par rapport à la lecture.

AFL : En ce sens, les médiateurs (parents, enseignants, bibliothécaires...) vous semblent-ils jouer un rôle efficace ? Dans le cas contraire, que souhaiteriez-vous ?

GP : Je proposerais bien qu'ils aient la même ouverture d'esprit que les enfants. Attention ! Je ne me situe pas, en disant cela, dans le courant qui vise à dégrader les enseignants, les accusant auprès de l'opinion publique d'un certain laxisme. Ce sont sans doute des gens mal informés pour la plupart, souvent mal formés. De toute façon, les adultes ont trop vite fait de sélectionner à la place de l'enfant.

Quand nous avons sorti "**Il était une fois les mots**", bon nombre d'enseignants, de bibliothécaires ont trouvé que cet ouvrage n'était pas du tout adapté aux enfants. Or ce livre, utilisé en maternelle, a prouvé qu'il l'était et que les poèmes sonores, par exemple, amenaient à une vraie lecture ou du moins la facilitaient.

AFL : Voulez-vous dire par là que les adultes en général et les enseignants, les bibliothécaires, en particulier, ont une tendance à protéger les enfants de la difficulté ?

GP : C'est un peu ça. Bien que je comprenne qu'ils soient animés par le désir de faire accéder un plus grand nombre d'entre eux à la lecture. La simplification des idées et des formes n'est pas, en tout cas, un préalable à une lecture future.

AFL : Comment se justifient, pour vous, les refus de publier tel ou tel manuscrit ?

GP : Nous sommes conscients d'opérer, par rapport aux enfants, une sélection et de participer à la formation de leur goût. Nous cherchons à développer chez le lecteur, une relative autonomie, aussi bien au niveau de la lecture que des idées.

Il nous est arrivé de refuser un bon manuscrit qui abordait, en toile de fond, le problème du rapport à l'argent. Qu'un enfant économise pour se procurer des plaisirs (bonbons, livres, cinéma), cela nous semble normal. Qu'il économise pour amasser dans le but de posséder contre les autres, cela nous semble malsain et nous refusons de valoriser de tels comportements.

Même chose pour un autre manuscrit, qui dénonçait systématiquement toutes les guerres. Or toutes les guerres n'ont pas les mêmes causes et ne méritent pas les mêmes jugements. Qu'on pense aux guerres de libération, par exemple.

AFL : Quand vous dites que vous avez le souci de rendre l'enfant autonome au niveau de la lecture, cela s'applique-t-il aussi aux textes que vous proposez aux enfants de moins de 6 ans qui sont censés ne pas savoir lire ?

GP : Nous pensons que le livre est important même avant 6 ans. Plus grande sera l'habitude des livres, plus l'enfant abordera la lecture avec le maximum de chances.

Certes, le texte des albums pour les moins de 6 ans convient beaucoup aux parents, qui trouvent là le support à l'histoire qu'ils vont raconter. Et c'est important de permettre aux parents les moins à l'aise avec le langage d'acquiescer d'un texte riche. Mais c'est aussi important que l'enfant ait la vision des lettres dans lesquelles l'adulte tire tout le sens du récit.

Pour l'enfant qui questionne l'écrit, nous évitons de couper les mots en fin de ligne, lui prescrivant une vision globale. Nous faisons en sorte qu'à chaque page corresponde une idée et une image. Nous veillons à ne pas terminer une phrase sur la page suivante, conservant ainsi l'intégralité de la scène.

AFL : Ce sont les adultes qui achètent les livres. Êtes-vous conscients qu'ils s'interposent entre vous et la propre sélection des enfants ?

GP : Les aspects esthétiques, les titres, par exemple, sont des éléments décisifs dans le choix des enfants. Le livre "**Papa, pourquoi tu ne joues jamais ?**" a été spontanément choisi par les jeunes à cause de son titre, beaucoup moins par les adultes, qui se sentent culpabilisés par de tels sujets. Il y a moins de sujets tabous pour les enfants que pour les parents.

Mais les parents bien informés pourraient, à travers le livre, trouver des sujets de discussion avec leurs enfants, non pas avec le désir de contrôler leur lecture mais pour échanger, pour communiquer. Ce qui implique que les adultes aient aussi du plaisir à lire les livres pour enfants.

AFL : Comment pensez-vous que pourrait se faire cette information ?

GP : Certainement par les médias, qui ignorent parfaitement tout dans ce domaine. La télévision, par exemple, pourrait consacrer une part importante des émissions pour la jeunesse à ce sujet. Qu'il s'agisse de parler de livres en disant aux téléspectateurs où ils peuvent les trouver, ou qu'il s'agisse, à l'aide d'autres émissions, de films, etc. d'élargir le champ des préoccupations des enfants, pour leur permettre de faire d'autres choix, et aussi d'entrer plus facilement dans des univers rendus ainsi plus familiers.

Ce serait là une complémentarité, entre les livres et la télévision, qui serait sans doute fructueuse.